Austriaca

Cahiers universitaires d'information sur l'Autriche

87 | 2018

***Finis Austriae* : la chute de l'aigle bicéphale**

100 Jahre Republik, 80 Jahre „Anschluss“ Bedenken zum Gedenkjahr 2018

Lucile Dreidemy

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/austriaca/460>

DOI : 10.4000/austriaca.460

ISSN : 2729-0603

Éditeur

Presses universitaires de Rouen et du Havre

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2018

Pagination : 257-263

ISBN : 979-10-240-1354-1

ISSN : 0396-4590

Référence électronique

Lucile Dreidemy, „100 Jahre Republik, 80 Jahre „Anschluss“ Bedenken zum Gedenkjahr 2018“, *Austriaca* [Online], 87 | 2018, Online erschienen am: 01 März 2020, abgerufen am 31 Januar 2021. URL: <http://journals.openedition.org/austriaca/460> ; DOI: <https://doi.org/10.4000/austriaca.460>

stische Tendenz, die die Erkenntnisse der Forschung über den Austrofaschismus vollkommen ignoriert, alte mythische Topoi (insbesondere die These der geteilten Schuld) reaktiviert, und die Rolle des Dollfuß-Schuschnigg-Regimes als Wegbereiter des Nationalsozialismus relativiert.

Lucile DREIDEMY

Une authentique rencontre : *Martin Buber* de Dominique Bourel

Dominique Bourel a mis en exergue à sa biographie de Martin Buber cette belle citation de ce dernier : « *Jedes wirkliche Leben ist Begegnung.* » C'est, en une phrase, la quintessence de ce travail qu'on ne saurait résumer ni en quelques lignes, ni même en quelques pages : il s'agit de rendre hommage à une monumentale biographie publiée en 2015¹² dont a paru fin 2017 la traduction allemande¹³ – occasion pour nous de relire la version originale et de comparer les deux pour tenter, ici, d'en dégager les grandes lignes.

À côté de et après *Mendelssohn*¹⁴, *Buber* représente vingt années de recherches et de rédaction, d'innombrables textes et documents à étudier, une infinité de lettres, 50 000 dit Bourel, à prendre en considération. Résultat : 700 pages de texte et 300 de notes et de bibliographie pour la version allemande. Un long voyage donc, touffu et dense, où le lecteur assiste par le biais du penseur juif, à la fin du XIX^e et à deux tiers du XX^e siècle, donc à deux guerres mondiales, la chute de deux empires (des Habsbourg et des Hohenzollern), à l'avènement et à la chute de la première république allemande, à la persécution des juifs et à la Shoah dans les territoires sous domination nazie et finalement à la création de l'État d'Israël en Palestine.

12. Dominique Bourel, *Martin Buber, sentinelle de l'humanité*, Paris, Albin Michel, 2015.

13. Dominique Bourel, *Martin Buber. Was es heißt ein Mensch zu sein*, Horst Brühmann (trad.), Gütersloh, Gütersloher Verlagshaus, 2017.

14. Dominique Bourel, *Moses Mendelssohn. La naissance du judaïsme moderne*, Paris, Gallimard, 2004.

L'auteur structure cette vie en cinq parties qui reflètent partiellement les césures historiques telles que nous avons pour habitude de les pratiquer. Il se consacre d'abord aux années de formation (1878 à 1904), puis à la période hassidique et à la première guerre mondiale. Près de 200 pages sont dédiées aux années très productives de Buber pendant la République de Weimar avant que le biographe ne se tourne vers les cinq ans passés sous régime nazi puis vers le départ de la famille Buber et son installation en Palestine (1938) jusqu'à la fondation d'Israël. La cinquième partie couvre les années israéliennes. L'ouvrage est bâti de manière chronologique, ce qui permet une contextualisation de la biographie par périodes historiques sans que celle-ci n'alourdisse inutilement le texte. Ajoutons dès à présent que la lecture est toujours agréable et accessible, Bourel évitant le jargon scientifique, mais s'attachant à créer un lien de sympathie entre le lecteur et son protagoniste. Cela est vrai, bien entendu, pour la version française, mais aussi pour l'excellente traduction de Horst Brühmann, le deux savent créer le *je et tu* entre lecteur et texte !

Il n'est pas possible de suivre pas à pas les étapes de la biographie de Buber, mais le sommaire, d'une extrême précision, et l'index des noms, fort de plus de 850 références, permettent de nombreuses entrées latérales en fonction des centres d'intérêt du lecteur qui ne pourrait lire cet ouvrage d'une traite. L'index des noms, d'ailleurs, donne une idée de l'importance que Buber accordait au dialogue, qui pour lui n'était pas simplement une posture de théorie philosophique, mais une pratique quotidienne cherchant l'échange aussi bien avec ses amis qu'avec ses contradicteurs, ceux-ci étant parfois les deux en même temps. Ajoutons qu'une soixantaine de notices biographiques fort utiles viennent compléter le texte, encore que les critères ayant guidé le choix de la rédaction de ces entrées ne soient pas toujours clairs : on y trouvera par exemple Lukács, mais non Landauer, alors que le second est sans nul doute plus important pour Buber que le premier.

Si nous tentons malgré l'ampleur de l'ouvrage un passage en revue rapide des grandes lignes de la biographie de Buber, nous pouvons en retenir quelques aspects nous paraissant particulièrement significatifs, car relevant de données biographiques ou de préoccupations pérennes.

Buber naît à Vienne en 1878, année de naissance de Döblin et de Mühsam, mais grandira chez ses grands-parents à Lemberg aux confins de l'empire des Habsbourg, ville d'empire polyglotte, multiethnique et pluri-religieuse où les juifs représentaient près de 30 % de la population

et où tous les courants du judaïsme sont représentés¹⁵. Le grand-père, Salomon, est un notable aussi bien dans la communauté juive qu'au sein même de la ville (p. 33 et suiv.¹⁶), mais c'est aussi un intellectuel autodidacte. Salomon familiarisera Martin avec les rites orthodoxes, alors que le père, chez lequel il était retourné vivre à partir de 1892, était adepte des pratiques réformées. Après sa scolarité, dans un lycée catholique polonais, Martin Buber ira suivre des études en Allemagne, mais aussi à Vienne et à Zurich. À Berlin il entrera en contact avec les milieux sionistes (p. 52 et suiv.), engagement, plus tard conflictuel certes, mais qui ne se démentira plus : Buber créera à Leipzig, en 1898, une antenne du mouvement sioniste. Buber continue ses études à Zurich où il fait connaissance de sa future compagne puis épouse. C'est une femme écrivain qui publie sous un pseudonyme, Georg Munk, des romans qui connurent un succès non négligeable (p. 60). On sait qu'elle aidera Martin dans la rédaction de certains textes qu'il publiera ultérieurement. D'éducation catholique, elle se convertira au judaïsme peu avant leur mariage. En 1907, les Buber s'installent à Berlin, dans un faubourg « bourgeois », à Zehlendorf, et Martin y épouse sa compagne, entre-temps mère de ses deux enfants, avec laquelle il vivait en union libre depuis plus de huit ans.

L'engagement sioniste de Buber remonte à ses années de formation, il est alors un jeune intellectuel combatif, influencé par Georg Simmel et Landauer et surtout par Ahad Ha-Am¹⁷, qui très tôt avait polémique contre le sionisme politique et diplomatique de Herzl. Buber suivra cette voie après le Cinquième Congrès sioniste fin 1901 en se faisant, avec la Fraction démocratique, le propagandiste d'un sionisme culturel et spirituel, condition, à son avis, *sine qua non* de la renaissance juive, à opposer à la solution diplomatique d'*Eretz Israël*, conçue en quelque sorte comme une excroissance en Palestine de la judéité assimilée d'Europe occidentale. Buber, dès le tournant du siècle, va déployer une activité tous azimuts pour mener à bien ce projet de renaissance juive : création d'une maison d'édition, rédaction d'un projet d'université juive, élaboration d'un projet de revue juive, direction de la rédaction

15. Voir *La Galicie au temps des Habsbourg, 1772-1918. Histoire, société, cultures en contact*, Jacques Le Rider et Heinz Raschel (dir.), Tours, Presses universitaires François-Rabelais, 2010.

16. Les indications de page se réfèrent à l'édition allemande – sauf mention contraire.

17. Malheureusement l'ouvrage ne propose pas de notice biographique pour ce penseur juif d'origine russe (1856-1927). On consultera donc http://www.yivoencyclopedia.org/article.aspx/Ahad_Ha-Am.

de l'organe sioniste *Die Welt*, conférences régulières aux quatre coins de l'Europe. En 1904, il parvient à soutenir à Vienne sa thèse sur Nicolas de Cusa et Jakob Böhme¹⁸. À partir de 1905, il sera directeur de la collection *Die Gesellschaft* chez Rütten et Loening, maison d'édition installée à Francfort-sur-le-Main¹⁹, collection pour laquelle il avait obtenu le soutien de Simmel et qui réunit quelques grands noms d'intellectuels germanophones²⁰. Il est lecteur et accompagne par exemple la publication de *Wang-lun*²¹ de Döblin, mais refusera de s'occuper de *Wadzek*²².

Dominique Bourel a fort justement relevé l'importance des mystiques allemands pour l'évolution intellectuelle de Buber qui se tournera vers le hassidisme, celui-ci marquant sa production littéraire jusque vers 1928, les premiers textes étant en préparation dès 1904. Cette période englobe donc les écrits hassidiques, la publication des textes de Landauer après l'assassinat de celui-ci en 1919²³, mais aussi la publication du primordial *Ich und Du*, dont la traduction française fut introduite par Gaston Bachelard²⁴. L'auteur de la biographie entreprend ici ce qui nous semble être au cœur même de cette biographie : la reconstruction du chemin de Buber vers le hassidisme – partant de son expérience à Lemberg et en passant par les mystiques rhénans, il en vient au travail sur les grands textes hassidiques (p. 140 et suiv.). Buber découvre Israël Baal Chem Tov et Nahman de Braslav, dont il retravaille et rédige les légendes pour les publier en 1906, auxquelles feront suite

18. *Zur Geschichte des Individuationsproblems. Nicolaus von Cues und Jakob Böhme*. Ce retour sur les mystiques allemands montre la forte parenté de préoccupations entre Buber et Landauer. Ce dernier avait publié en 1903 *Skepsis und Mystik*.

19. Pour l'historique de cette maison, voir : Carsten Wurm, *150 Jahre Rütten & Loening: ... mehr als eine Verlagsgeschichte, 1844-1994*, Alfred Grosser (introd.), Berlin, Rütten & Loening, 1994.

20. Une liste complète des 40 ouvrages publiés se trouve à la p. 710 (éd. française) ou 746 (éd. allemande).

21. Alfred Döblin, *Die drei Sprünge des Wang-lun. Chinesischer Roman*, Berlin, S. Fischer, 1915. Döblin reviendra dans ses lettres à Buber sur la qualité des interventions de celui-ci par rapport au manuscrit.

22. Alfred Döblin, *Wadzeks Kampf mit der Dampfturbine*, Berlin, S. Fischer, 1918. Döblin va très mal prendre le jugement négatif de Buber concernant ce manuscrit. Il lui répondra dans une longue lettre et s'en plaindra auprès de son ami Walden (voir Alfred Döblin, *Briefe*, Munich, dtv, 1988, p. 79-82). Le brouillon de la lettre de refus de Buber est conservé (*ibid.*, p. 528-529).

23. Ces ouvrages se trouvent dans la bibliographie à l'entrée « Landauer », p. 923-924, sauf, curieusement, la réédition de *Meister Eckharts mystische Schriften*. In *uns. Sprache übertr. von Gustav Landauer*, Martin Buber (éd.), Berlin, Schnabel, 1920.

24. *Ich und Du*, Leipzig, Insel, 1923 [*Je et tu*, Geneviève Bianquis (trad.), Paris, Aubier, 1938].

celles du Baal Chem en 1908. La somme de ces travaux sur le hassidisme sera publiée en 1949 *Die Erzählungen der Chassidim*²⁵. Dans son *Rabbi Nahman*, Buber donne la définition de ce qu'est le hassidisme pour lui : « [Der Chassidismus] nimmt das Jenseits ins Diesseits herüber und lässt es in ihm walten und formen, wie die Seele den Körper formt » (p. 147). Les *Confessions extatiques* vont élargir le champ de recherches mystiques, autant au niveau géographique que chronologique, l'objectif de Buber n'étant pas de proposer une étude « objective » – historique, théologique ou sociologique – des phénomènes d'extase mystique, mais une représentation de « l'intérieur », tentant de donner la parole à l'extase même, celle qui crée le lien entre l'extasié et toute divinité, qui lui permet de se projeter dans celle-ci ou de projeter celle-ci en lui. Comme le souligne si bien Bourel (p. 161-168), avec son introduction à cette anthologie, Buber aborde deux problèmes fondamentaux de sa philosophie : celui des voies d'accès à une réalité « autre », essentielle et séminale, et celui des moyens d'expression – l'expression de l'extase étant une métaphore de l'expérience séminale de l'esprit universel : « *Ist nicht das Erlebnis des Ekstatikers ein Sinnbild des Urerlebnisses des Weltgeistes?* » (p. 167)²⁶.

Passons rapidement sur la période de guerre où Buber, comme d'autres, est un belliciste assumé, animé par ce que Bourel nomme un esprit de vengeance contre le tsarisme responsable des violents pogromes d'avant-guerre, pensant qu'une victoire allemande sur la Russie donnerait la liberté aux juifs de ce pays. Buber se tourne alors vers l'opposition Orient-Occident, et l'échange entre ces cultures, qui, selon son biographe, est à la base de son sionisme palestinien, car les juifs sont un peuple d'Orient dont la mystique hassidique est l'âme même : « *hier ist, verkümmert, verzerrt, doch unverkennbar, asiatische Gewalt und asiatische Innerlichkeit* » (p. 219). Pour Buber, le lieu de passage de cet échange depuis l'Antiquité est Jérusalem, à la fois porte de l'Orient et de l'Occident. Après la déclaration de Balfour et l'occupation de la Palestine par les troupes britanniques, Buber précise ses positions relatives à la colonisation juive de cette région. Bourel cite cette

25. Zurich, Manesse, 1949 [*Les récits hassidiques*, Armel Guerne (trad.), Paris, Plon, 1963]. Pour aller au fond de cette thématique, consulter l'édition en plusieurs vol. sous le titre de *Chassidismus* dans la *Martin Buber Werkausgabe* publiée au Gütersloher Verlagshaus à Gütersloh, Ran HaCohen et al. (éd.), 2015-.

26. Il existe une réédition récente des *Ekstatische Konfessionen* ayant pour titre *Mystische Weltliteratur* publiée chez Diederichs à Munich en 2007, éditée et préfacée par Peter Sloterdijk, préface fort intéressante, même si elle peut paraître parfois hors sujet.

déclaration choc de Buber : « *Eroberung durch die Waffen: ein kühner Wahn. Eroberung durch das Geld: ein elender Trug.* » À la violence de la conquête par les armes et par le mercantilisme impérialiste, il oppose la conquête par la créativité, la spiritualité, le travail et le sacrifice (p. 256). C'est le credo de ses articles publiés dans *Der Jude*, revue mensuelle qu'il avait fondée en 1916 et dont il assurera la direction jusqu'en 1924. Pendant la guerre, il y avait mené un débat fort polémique autour des thèses de Hermann Cohn concernant les relations entre germanité et judéité (*Deutschtum und Judentum*), où Cohn défendait une position inspirée par Hegel de l'État garant de l'éthique sociale et assimilant ainsi purement et simplement la judéité au nationalisme allemand.

Buber avait prévu d'organiser une conférence avec Landauer sur l'avenir de la Palestine en particulier pour ce qui concerne les relations avec la population arabe (p. 276). Landauer assassiné, cette conférence n'eut jamais lieu, mais le sujet était sur la table et restera une préoccupation majeure du philosophe sioniste. En même temps, il intègre dans ses réflexions religieuses le personnage de Jésus qu'il semble assimiler à un prophète profondément ancré dans la tradition juive, annonçant par là sa réflexion sur les relations entre chrétiens et juifs, l'approche mystique semblant être celle la plus à même à réformer ces deux religions, prisonnières de rituels figés par le dogmatisme théologique.

Les années de la République de Weimar verront s'affirmer avec plus de précision encore les approches philosophiques, politiques et éducatives de Buber, l'ensemble de ses positions étant irriguées par le concept du « je-tu », comme l'a très bien analysé Bourel (p. 323-333), sa philosophie du dialogue et de la réciprocité, affirmant que le « moi » n'est existence que parce qu'il est le complément absolument synchronique du « tu ». En une période qui voyait s'afficher et se combattre des pensées déterminées par les haines les plus diverses – de classe, de race, de religion –, ce philosophe osait propager une pensée de l'empathie, de l'amitié, de l'amour... décrivant un monde distinct de la relation du « je-cela » qui définit notre rapport rim aux choses, utiles, agréables ou inutiles²⁷. Bachelard l'a fort bien exprimé : « Cette réciprocité [du « je-tu »] on ne la trouve jamais clairement sur l'axe du je-cela. Elle n'apparaît vraiment que sur l'axe

27. Cette approche trouvera ses « résonances » dans le concept de « résonance » de Döblin (voir *Unser Dasein*, Munich, dtv, 1988, p. 168 et suiv.) ou de Hartmut Rosa (*Resonanz: eine Soziologie der Weltbeziehung*, Berlin, Suhrkamp, 2016), qui cite Buber de manière explicite.

où oscille, où vibre, le je-tu. Alors, oui, l'être rencontré se soucie de moi comme je me soucie de lui ; il espère en moi comme j'espère en lui. Je le crée en tant que personne dans le temps même où il me crée en tant que personne²⁸. » Cette conception des relations interpersonnelles eut, bien sûr, des répercussions sur la pédagogie enseignée et pratiquée dans le cadre du *Lehrhaus* créé à Francfort, qui succède à l'université populaire juive de son ami Franz Rosenzweig. En effet, le but était de proposer une formation par une pédagogie « horizontale », par opposition aux cours magistraux, où enseignants et étudiants travaillaient en commun les textes proposés. Buber y fut chargé des cours sur les questions religieuses – bien que ses dissensions avec Rosenzweig sur le respect des lois juives étaient fondamentales, Buber défendant une position plus kierkegaardienne qu'orthodoxe²⁹ où la relation avec Dieu est définie par la foi individuelle comme le philosophe danois l'avait élaboré à l'aide de la parabole d'Abraham³⁰. Du fait de la maladie de Rosenzweig, Buber prendra la direction du *Lehrhaus* qu'il exercera jusqu'à son « immigration en Palestine³¹ » en 1938. À Francfort, il est nommé chargé de cours, en 1923, puis professeur honoraire, en 1930, de théologie et d'éthique juives à l'université. Devançant sa révocation par les nazis, il démissionnera en 1933.

Le projet essentiel, puis le chantier monumental des années vingt et suivantes entrepris avec Rosenzweig, a été la traduction de la Bible en allemand avec pour objectif de rédiger un texte qui puisse refléter, autrement que celle de Luther, l'esprit et la tonalité du texte hébreu, le texte s'étant transformé au fil des siècles et des traductions en palimpseste. Bourel consacre le chapitre xx en entier à cette traduction (p. 360-376) – qui ne fut terminée qu'en 1961 en Israël, Rosenzweig y participant jusqu'à son décès en 1929. Le biographe consacre de nombreuses pages à la réception des premiers textes publiés, en particulier à ce qu'il appelle « l'affaire Kracauer » qui avait vertement critiqué le résultat du travail de Buber et Rosenzweig³². Nous n'entrerons pas dans ce débat ici,

28. Gaston Bachelard, préface à *Je et tu*, op. cit., p. 29.

29. Voir Søren Kierkegaard, *Furcht und Zittern (Crainte et tremblement)*, Liselotte Richter (trad. et éd.), Hambourg, EVA, 1998.

30. Buber utilisera cette parabole pour présenter sa traduction de la Bible en 1950 en Allemagne (p. 594). Nous n'avons pas pu consulter ce texte, mais il serait intéressant de voir s'il a recours de manière directe ou indirecte à lecture du Danois.

31. C'est ainsi qu'il nomma son exil d'Allemagne.

32. On trouvera la recension de Siegfried Kracauer publié dans la *Frankfurter Zeitung* dans *Ornament der Masse*, Francfort, Suhrkamp, 1977, p. 173-186.

mais il nous semble que l'argumentation du critique de la *Frankfurter* mérite d'être méditée. Ce texte, rédigé dans une langue, allemande avec certitude, mais étrangère pour le lecteur germanophone, ne rend-il pas l'accès à l'Écriture plus complexe, voire franchement inabordable ?

En 1938, peu avant les pogromes de novembre, Buber quitte l'Allemagne pour s'installer en Palestine. Il y défendra, comme il l'avait toujours fait, l'idée d'un État binational, donnant mêmes droits et devoirs aux deux communautés, juive et arabe. Il défendit en outre une construction de cet État, plus fédéral que centralisé, proche de l'idée des communautés de Landauer, autre constante de la philosophie politique de Buber³³ que son biographe eût pu mieux mettre en lumière³⁴. Nous savons aujourd'hui que Buber, sur ce plan politique, échoua. Mais nous savons aussi qu'il échoua du fait de la Shoah – dont la nouvelle se répandit rapidement en Palestine en 1942 – crime allemand inexpiable qui avait complètement changé les termes du débat intra-juif, rendant majoritaires maintenant ceux qui préconisaient, pour d'excellentes raisons, la création d'un État juif avec « drapeaux et armes », selon l'expression de Stefan Zweig. Cependant, sans relâche, Buber anima des associations prônant la paix entre les communautés ethniques et religieuses comme *Brit Shalom* ou *Ihud*. Et dans la ligne de sa philosophie, il se fera un animateur essentiel du dialogue entre chrétiens et juifs – qu'il avait commencé en collaborant à la revue *Die Kreatur*³⁵, publiée entre 1926 et 1930 –, ainsi que du dialogue entre Allemands et juifs, même si, après la guerre, il déclina la proposition de Döblin de devenir correspondant de l'Académie des sciences à Mayence, ne se sentant pas en mesure de participer aux activités d'une institution publique allemande (p. 694)³⁶. Ce n'est que plus tard qu'il acceptera le prestigieux prix Goethe – ce que certains, en Israël, lui reprochèrent amèrement. En Palestine, Buber

33. Voir par exemple *Pfade in Utopia* (Sentiers en utopie) [1950], Heidelberg, Schneider, 1985.

34. Il y a une tradition dans la recherche concernant Buber qui considère que celui-ci n'était pas un philosophe « politique ». Ce n'est pas le lieu ici d'entamer ce débat qui aurait à inclure une réflexion sur le concept de « politique ». Voir, à ce propos, Samuel Hayim Brody, « Is Theopolitics an Antipolitics? Martin Buber, Anarchism, and the Idea of the Political », dans *Dialogue as a Transdisciplinary Concept. Martin Buber's Philosophy of Dialogue and its Contemporary Reception*, Paul Mendes-Flohr (dir.), Boston, De Gruyter, 2015, p. 61-88.

35. On consultera l'éditorial de la revue pour en savoir plus sur ses objectifs : <http://www.zflprojekte.de/zeitschrift-die-kreatur/martin-bubervictor-v-weizsaeckerjoseph-wittig-editorial/>.

36. Voir Alfred Döblin, *op. cit.*, p. 411-412 et 632

continue ses activités « allemandes » : écrire, publier, enseigner – à la différence près qu’il le fera dorénavant en hébreu, ayant appris cette langue et fait des progrès rapidement. Il est titulaire d’une chaire de sociologie à l’Université hébraïque de Jérusalem, car il y avait obtenu un professorat d’histoire religieuse dès 1935, mais avait reporté plusieurs fois son départ d’Allemagne. En 1945, paraît en hébreu d’abord³⁷, puis en anglais et allemand³⁸, *Moïse*³⁹, ouvrage qui est explicitement dirigé contre le texte de Freud, le dernier publié de son vivant⁴⁰. Bourel consacre deux pages à ce texte fondamental de Buber, deux pages qui ne peuvent entièrement satisfaire à notre besoin d’informations, mais motiveront le lecteur, peut-être, à entreprendre une lecture comparée de ces deux ouvrages. L’université de Heidelberg honorera Buber d’un doctorat deux ans avant qu’il ne décède en 1965 à Jérusalem.

Dominique Bourel a publié avec cette biographie l’ouvrage de référence pour tous ceux qui s’intéressent pour des raisons personnelles ou académiques à Martin Buber. Ceux qui souhaitent « entendre » la voix de l’auteur de la biographie privilégieront la version française où transparaît au mieux la passion du biographe de Buber. Ceux qui, cependant, cherchent une édition de cette biographie irréprochable sur un plan éditorial, opteront pour l’édition allemande de Brühmann, fidèle dans la traduction et – presque – parfaite dans l’appareil critique : toutes les citations de Buber sont données dans leur version allemande d’origine, toutes les notes ont été revues, complétées et si nécessaire corrigées. Et enfin, la bibliographie générale, complète et corrigée, est incluse dans l’ouvrage, l’une des apories majeures de l’édition française⁴¹. Le travail de l’auteur et de son traducteur-lecteur est remarquable, l’ouvrage mérite une large diffusion.

Alfred PRÉDHUMEAU

37. *Moshe*, Tel Aviv, Schocken Press, 1945.

38. *Moses*, Zurich, Gregor Müller, 1948. Bourel ne nous dit pas malheureusement en quelle langue ce texte fut écrit au départ – hébreu ou allemand. Voir à ce sujet Samuel Hayim Brody, *Martin Buber’s Theopolitics*, Bloomington, Indiana University Press, 2018, p. 146.

39. *Moïse*, Albert Kohn (trad.), Paris, PUF, 1957.

40. *Der Mann Moses und die monotheistische Religion: drei Abhandlungen*, Amsterdam, Allert de Lange, 1939.

41. L’édition française propose de télécharger la bibliographie générale : <http://bitly.com/biblio-buber>.